

— Avez-vous pris votre café ? dit-elle pour rompre le silence qui se prolongeait.

— Non !

— Faites-vous apporter votre tasse ici, nous déjeunons ensemble.

Platon obéit. L'instant d'après, un petit domestique apportait un guéridon avec le plateau du déjeuner.

La cordialité vient en mangeant. Si cette vérité n'est pas proverbe, elle mérite de le devenir ; mieux que tout le reste, le pain et le sel de l'hospitalité établissent promptement la communauté des impressions. Aussi Dusia se mit-elle bientôt à jaser comme autrefois. De temps en temps une ombre passait devant ses yeux, mais elle la chassait d'un geste enfantin, comme on écarte le sommeil en se frottant les paupières.

Quand les tasses furent vides, Dusia émitta sur le balcon le pain qui lui était resté, et les oiseaux arrivèrent de toutes parts pour profiter de cette aubaine.

— Ils me connaissent, dit Dusia en se laissant retomber dans son fauteuil d'un air heureux et fatigué ; ils m'aiment bien.

Elle ferma les yeux sur cette parole. Ses cils noirs portaient une ombre foncée sur ses joues pâles, déjà précédemment amaigrées. Platon éprouva un vague sentiment d'effroi.

Le petit domestique vint chercher le plateau. Moufief, puis Sophie s'approchèrent tour à tour de Dusia pour prendre de ses nouvelles. Sophie alla rejoindre la famille dans la salle à manger et ferma doucement la porte du balcon...

Platon était seul avec la jeune fille.

— Dusia ! dit-il après un moment d'hésitation.

Elle ouvrit les yeux qu'elle avait refermés, et un flot de sang lui monta au visage.

— Dusia ! reprit le jeune homme, j'ai été très-dur avec vous... je vous prie de me le pardonner.

Elle étendit sa main comme pour l'empêcher de parler ; il prit cette main glacée et la garda dans la sienne.

— J'avais dans l'esprit, continua-t-il, un idéal de perfection chimérique ; je voulais vous obliger à lui devenir semblable... J'ai eu tort... toute créature a ses instincts, ses sentiments, ses impressions qui lui sont propres et qui lui font une originalité ; — vous ne pouviez pas...

— Être pareille à Sophie ? interrompit Dusia avec un soupir. Oh ! non !

Elle retira sa main que Platon essayait timidement de retenir, poussa un second soupir et détourna les yeux.

— Telle que vous êtes, Dusia, reprit Platon, vous êtes bonne et charmante ; vous méritez l'estime et l'affection de tous... et vous l'avez.

Un regard interrogateur, habitude de malice ou de coquetterie, glissa entre les paupières de la jeune fille, puis retomba. Elle rougit.

— Je tiens plus à l'estime de quelques-uns, dit-elle, qu'à l'estime de tous.

— L'un n'empêche pas l'autre, fit Platon. Vous m'avez inspiré un sentiment profond, que j'ignorais avant vous et qui changera ma vie...

Il s'interrompit. Ses yeux, fixés sur le visage de la jeune fille, en avaient dit plus long que ses paroles. Elle se souleva brusquement dans son fauteuil et s'assit toute droite.

— J'ai honte, dit-elle d'une voix basse, mais ferme, j'ai grande honte, monsieur Platon, d'avoir volé une estime que je ne mérite pas. Vous m'aimez pour ma sincérité, pour ma franchise, — car d'autres qualités, je ne m'en vois guère ! Eh bien, cela aussi est de ma part hypocrisie et mensonge. J'aurais dû vous le dire il y a longtemps, mais vous étiez parfois sévère ; je me disais : A quoi bon parler de toi à quelqu'un pour qui tu n'es rien ?... J'avais tort, je le vois aujourd'hui.

Platon l'écoutait indécis. Une lueur de joie indicible filtrait dans son âme, mais il n'osait y croire.

— Vous venez, reprit-elle de parler de sentiments qui changeront votre vie. Avant qu'il soit trop tard, avant que ces sentiments fassent votre chagrin comme ils ont fait...

Elle se mordit la lèvre, pâlit, puis reprit :

— Je dois vous dire que je ne suis pas ce que vous croyez. L'an dernier, à pareille époque, lassé de la contrainte dans laquelle j'étais tenue ici, j'ai fait une folie qui me coûtera le bonheur de ma vie... Dans un moment d'exaspération, j'ai prié mon cousin Pierre de m'enlever. Il ne m'aimait pas. Je crois bien que je le savais, même alors, mais j'avais menacé. peu importe le moyen que j'employai, d'ailleurs, j'étais résolue à tout. Il consentit et m'emmena. Mais nous n'avions pas fait quatre verstes que j'avais compris ma faute. Personne n'en avait connaissance, je la regrettais, mon cousin voulut bien me ramener ici, sans me faire les reproches que j'avais mérité. Après cela, monsieur, après une faute qui n'a fait tort qu'à moi, puisque Pierre est innocent, je ne suis plus digne de votre estime... pardonnez-moi de l'avoir usurpée si longtemps.

Elle se tut, deux grosses larmes roulèrent silencieusement sur la laine blanche de son peignoir. Elle voulut se contraindre, mais elle n'en eut pas la force ; ses sanglots éclatèrent douloureux, brisés comme ceux d'une créature désespérée, pour qui la vie n'a plus de ressources, et elle cacha son visage contre le dossier du fauteuil.

— Dusia, dit la voix de Platon, si près qu'elle tressallit ; Dusia, vous êtes un ange... Je le savais !

Elle frémit de la tête aux pieds.

— Vous le saviez ! Et vous m'aimiez un peu tout de même ?

— Non, je ne vous aimais pas, — pas assez, du moins, — pas comme je vous aime à présent. Je me demandais si vous auriez un peu de confiance en moi pour parler...

— J'ai voulu le faire cent fois, mais vous étiez si sévère, vous aviez si peu l'air de vous intéresser à moi... j'avais si grand peur de vous !

— Et maintenant ?

— Maintenant, fit Dusia en souriant — ce sourire dans ses yeux mouillés lui donnait une grâce idéale, — j'ai encore un peu peur de vous, mais pas tant ! Est-ce que vous m'estimez vraiment ? Ah ! j'ai bien souffert de cette estime que je croyais volée !

— Oui, je vous estime quelque peu, répondit Platon en souriant aussi. Vous êtes comme Bayard. vous avez sauvé votre semblable.

— Oh ! quelle vétille ! s'écria Dusia.

— Je n'en ai pas fait autant ! mais comme je suis plus sage que vous, cela rétablit un peu la parité. Vous rappelez-vous ce jour où nous sommes tombés d'accord qu'il vous faudrait un mari très-sage ?

— J'ai bien pleuré ce jour-là ! murmura Dusia.

— Vous ne pleurez plus. Me trouvez-vous assez sage pour être votre mari ?

Dusia le regarda, lui tendit les bras, puis, par un mouvement de pudeur virginale, les replia sur sa poitrine et s'affaissa dans le fond du fauteuil, toute pâle, mais sans le quitter des yeux.

Il l'enleva et l'emmena, la porta presque, — jusque dans la maison.

Madame Zaptine eut alors une belle occasion de lever les bras au ciel à cette apparition incongrue, mais elle la manqua. Sophie la prévint d'un mot.

— Je crois, chère madame, dit-elle tranquillement, que mon frère a quelque chose à vous communiquer.

— Madame, dit Platon, veuillez m'accorder la main de mademoiselle Théodosie.

Nous renvoyons à peindre le tumulte qui s'ensuivit. Bonère seul ne serait pas inférieur à cette tâche.

Dusia, rassurée d'un coup de baguette, monta mettre une robe, et au bout d'un quart d'heure réapparut, coiffée.